



HAL
open science

Vers une adoption de la France ?

Hugh Clout

► **To cite this version:**

Hugh Clout. Vers une adoption de la France ?. A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Jun 2008, Arras, France. halshs-00358928

HAL Id: halshs-00358928

<https://shs.hal.science/halshs-00358928>

Submitted on 11 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vers une adoption de la France ?

Hugh Clout¹

Communication au colloque « À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie », Arras, 18-20 juin 2008

Ayant participé au colloque d'Arras, je déclare d'abord que je suis plein d'admiration pour les idées et les réflexions des jeunes collègues - français et non-français - pour lesquels les questions de méthode concernant la recherche sur le terrain ne représentent pas « un livre fermé ». Mais, j'appartiens à une autre génération, ayant fait mes études en géographie (et en histoire) à l'Université de Londres pendant les années 1960. C'est vrai que mes contemporains morphologues et biogéographes parlent du *fieldwork* et de *going into the field*, avec leurs chaussures solides, leurs instruments et leurs cartes détaillées. Mais pour ceux – comme moi – qui s'intéressent à la géographie humaine le « mot juste » nous échappe, même si le jeune chercheur fait ses travaux en Pologne, en Russie ou même en France. Pour nous ce n'était pas une question de *fieldwork*. En bref, il me semble que le vocabulaire nous manque en anglais ; c'est plutôt *doing research abroad* qui est l'objet de ma communication.

Pour m'exprimer franchement, je n'ai pas reçu un seul mot d'orientation au début de mes recherches en France en 1965. Je suis arrivé à Paris, plus ou moins perdu. Comme d'autres jeunes géographes de la génération, j'ai lu l'article de Carl Sauer, le grand géographe américain, écrit au milieu des années 1950, sous le titre « The education of a geographer ». Sauer explique qu'il faut voyager (le plus lentement possible afin de faire des observations et de poser des questions aux habitants) ; il faut aimer les cartes ; il faut apprendre des langues étrangères (« A monolingual PhD is a contradiction in terms » a-t-il dit) ; il faut se plonger dans l'histoire, plutôt dans la civilisation d'une façon très large. Les articles de Sauer, réédités dans son livre *Land and Life* (1963), sont très instructifs. Malgré ces exhortations, il me semblait que la documentation anglo-saxonne sur le terrain et sur les géographes sur le terrain restait maigre en ce temps-là.

Une collection d'articles, publiée dans les années 1990 par la *History of Science Society* dans son prestigieux périodique *Osiris*, voulait déterminer « the common properties of [research] enterprises conducted at least partially out of doors, in uncontrolled settings » (Kuklick & Kohler, 1996, p. 1). Les directeurs de l'ouvrage disent : « Historians and sociologists of science have until recently paid little attention to the field sciences. No doubt the neglect of these disciplines reflects their relatively low academic status, for scholars derive their own status from that of their subjects, at least in part. Defining scientific rigor by the standards of the laboratory, scholars have judged their field to be a site of compromised work: field sciences have dealt with problems that resist tidy solutions » (*Ibid*). Ce n'est pas surprenant qu'il manque à cette collection la contribution d'un géographe. La malédiction de Bourdieu résonne à nos oreilles... Même l'épais numéro du *Geographical Review* en 2001, intitulé

¹ University College London, hughdclout@aol.com

« Doing Fieldwork », ne présente pas grand intérêt : il ne contient que des anecdotes académiques. Pour moi, c'est seulement les articles de Daniel Gade et de Gregory Veeck sur la nécessité d'acquérir une connaissance des langues étrangères, de Cole Harris sur l'archive comme terrain', et de Yi-Fu Tuan sur « life as a fieldtrip » (la vie comme une excursion totale) qui sont vraiment intéressants.

Au contraire, il y a un petit article de la plume de William Mead, publié en 1963 et intitulé « The adoption of other lands », qui me semble plein de bon sens. Mead était, et reste encore, un grand spécialiste de la géographie humaine de la Finlande et des pays scandinaves en général. Quand il a écrit cet article, il avait terminé son doctorat presque deux décennies avant, à la fin de la guerre, et ensuite il avait passé une année sur le terrain avec les réfugiés de la Carélie qui étaient en train de défricher leurs propres exploitations agricoles (les fameuses *cold farms*) dans les forêts épaisses de la Finlande centrale. Pendant toute sa longue carrière, Mead a écrit des ouvrages et des articles sur les pays nordiques : son dernier titre est *Adopting Finland* (2007), rédigé à l'âge de 90 ans ! W.R. Mead était, et reste encore, mon professeur et mon patron qui m'a donné ma première poste à University College London où j'ai passé toute ma carrière. De temps en temps, il me demande quand je vais écrire un article sur « The adoption of France ». Ma communication n'est qu'un premier essai.

A partir du texte de l'article de Mead de 1963, de son ouvrage récent, et les activités de toute sa très longue carrière, on peut identifier une douzaine d'éléments nécessaires pour la recherche dans un 'autre' pays, et certainement avant d'être adopté par ce pays. Ici, nous avons douze, plutôt que dix, commandements, pour emprunter un vocabulaire biblique. Mead nous dit :

- 1) Faire sa recherche dans un autre pays n'est pas une décision à prendre sans réflexion profonde. Travailler sur – et dans – un autre pays exige des coûts financiers (souvent pas remboursés) et nécessite des absences, quelquefois prolongées, de chez soi. Très souvent il y a des périodes de solitude personnelle. Comme l'Américain Paul Starrs (2001) explique, « Fieldwork with family » est totalement différent d'un projet entrepris seul.
- 2) La question linguistique est fondamentale. Il faut lire la documentation nécessaire pour travailler dans un autre pays et s'exprimer dans la langue – les langues – appropriée(s). Il faut apprécier et la littérature de ce pays étranger et sa musique ; un point que John Kirkland Wright indique dans son *Human Nature in Geography* (1966, p. 23).
- 3) Il faut lire les publications des géographes – et des membres d'autres disciplines – sur leur propre pays ; c'est à dire les périodiques, les manuels, les thèses et autres ouvrages.
- 4) Etudier, même aimer, les cartes contemporaines – et historiques – du pays choisi sont indispensables.
- 5) Il faut être familier avec les institutions de recherche et d'enseignement supérieur dans ce pays choisi.
- 6) Se mettre en contact fréquent avec ses professeurs et ses chercheurs est une obligation.
- 7) Visiter le pays, le plus souvent que possible, est un impératif.
- 8) Publier sur la géographie de ce pays dans les périodiques géographiques est nécessaire – d'abord dans son propre pays, mais ensuite dans les revues du pays d'adoption.
- 9) Il faut devenir membre des sociétés géographiques de ce pays d'adoption.

- 10) Après quelques temps, il faut participer dans les comités scientifiques et comités de lecture de ces sociétés.
- 11) Il faut obtenir au moins un diplôme académique dans le pays d'adoption, un doctorat de préférence.
- 12) Il faut participer dans les jurys doctoraux et de HDR, et d'être invité à donner son avis sur les candidats pour promotion à des chaires d'université.

Voici les règles exigeantes, explicites ou implicites de William Mead, qui supposent une connaissance plus ou moins intime du « système » du pays d'adoption. Cette connaissance est manifestement impossible pour un jeune chercheur, mais est assez raisonnable pour un chercheur mûr. En réalité, l'adoption d'un autre pays comme terrain de recherche peut arriver, presque par hasard, suivant : une compétence linguistique et lecture des ouvrages et articles dans cette langue acquise ; l'influence de quelques enseignants préférés ; des amitiés personnelles ; choix de lieux de vacance ; mariage ; acquisition d'une résidence secondaire, *etc.*

En plus, il faut reconnaître l'importance des facteurs vraiment personnels pour déterminer l'expression des ses recherches à l'étranger. Ceux qui aiment la Nature, « the great outdoors », sont orientés, peut-être, vers la géographie physique et les plaisirs de la solitude des îles lointaines et des hautes montagnes. D'autres qui aiment discuter avec des gens font de la géographie humaine avec toutes ses enquêtes conviviales. Et d'autres, qui sont d'un caractère plus discret ou même timide, se dirigent vers les archives ou vers l'acquisition d'une documentation chiffrée qui peut être soumise à l'analyse chez soi, *back home*.

Bien sûr, il faut dire que ces caractéristiques personnelles peuvent changer avec le temps. Mais aller sur le terrain à l'étranger est une expérience de découverte de soi-même. Sur ce point j'insiste.

Enfin, pour un enseignant il y a une responsabilité à transmettre son enthousiasme pour le pays d'adoption aux étudiants qui, très souvent, doivent travailler avec une documentation dans leur propre langue qui n'est pas seulement l'œuvre des géographes mais aussi celle des historiens, sociologues, ethnologues, politologues, économistes, *etc.* Et ici je parle seulement de la géographie humaine. Le géographe qui enseigne son pays d'adoption fonctionne non seulement comme médiateur entre deux pays, mais aussi comme médiateur entre (au moins) deux langues, entre deux « systèmes » nationaux, et entre plusieurs disciplines. (Par *systèmes*, je veux dire les règles, souvent non-dites et très souvent mal comprises par un étranger, qui gouvernent la vie quotidienne et la vie académique et spécifiquement disciplinaire dans le pays d'adoption).

* * * * *

Dans la deuxième partie de cette communication, je voudrais offrir quelques réflexions sur ma propre carrière, qui traverse une quarantaine d'années vouées à la géographie de la France, et à son enseignement à plusieurs générations d'étudiants à l'Université de Londres. Naturellement, j'ai lu avec grand intérêt les égoistoires dirigées par Pierre Nora (1987) et très récemment par Laura Lee Downs et Stéphane Gerson (2007). Et j'apprécie les égogéographies de Raoul Blanchard, de Paul Claval,

d'Armand Frémont, de Jacques Lévy, de Maurice Pardé et des contributeurs à *Comment je suis devenu géographe* (Allemand, 2007).

Je dois ma formation initiale aux enseignants d'un lycée – très ordinaire – dans la banlieue Nord de Londres. Mes parents avaient passé 45 ans quand je suis né dans les derniers mois de la deuxième guerre mondiale ; mes sœurs avaient 18 et 13 ans. Dans ce milieu familial je suis entouré d'histoire dès le début. Mon père était plus ou moins autodidacte et est devenu inspecteur de police, ayant appris les réglementations et la législation par cœur. Ma mère avait une bonne formation scolaire et avait gardé des espoirs d'aller à l'université, mais ceci n'était pas possible. Je dois beaucoup de mes efforts à son enthousiasme. Nous vivons dans une maison sans livres, mais pas sans culture. Je suis le premier dans la famille à entreprendre des études supérieures. En bref, rien dans mes circonstances familiales ne m'a préparé pour un intérêt dans la géographie comme discipline scientifique ou en la France comme pays d'adoption.

Au lycée, j'étais un type plutôt de la bibliothèque que du terrain de sport (rien n'a changé). J'ai aimé les cartes (je les aime encore), le commerce mondial me fascine, et j'ai pensé à une carrière de cartographe ou de professeur de lycée. Les résultats de mes examens à 18 ans (*Advanced Levels* ou bac) étaient bons et j'ai été sélectionné pour entrer à University College London pour une licence en géographie, avec beaucoup d'histoire et un peu de géologie. Ce n'était pas possible de suivre une langue étrangère dans la licence de géographie à Londres à cette époque -là.

Avant mes études universitaires, et comme beaucoup de lycéens, ma préférence a été pour la géographie physique, mais à University College London tout change. Au moment des vacances de Noël en 1962, je suis converti à la géographie humaine et surtout à la géographie historique à cause des conférences sur l'évolution du paysage culturel de l'Angleterre (*The Changing English Landscape*) délivrées par le directeur du département de géographie, le professeur Henry Clifford Darby. Avec un peu de réflexion latérale, j'ai pu employer une combinaison des quatre sujets que j'ai étudiés dans les classes terminales du lycée, c'est à dire la géographie, l'histoire, la littérature anglaise, et la langue et la littérature française. Très tôt, j'ai commencé à dévorer les ouvrages et périodiques géographiques en français, plutôt que se battre avec les autres étudiants pour chercher les publications anglaises ou américaines dans la bibliothèque universitaire. Darby était gallois, le fils d'un ingénieur dans les mines de charbon ; il beaucoup apprécié la géographie française (Clout 2007a). Au lycée, il a choisi le gallois, plutôt que le français, mais il a appris à lire cette langue alors qu'il était étudiant à Cambridge. Les ouvrages et les articles de Roger Dion étaient parmi ses lectures de préférence (Darby 2002). Mais il avait peur de s'exprimer oralement en français.

Pendant les années 1960, le programme de licence à Londres contenait beaucoup de « géographie régionale », et une de plusieurs choix fut entre la géographie de la France ou celle de l'Allemagne. (La géographie de la Scandinavie, délivrée par Mead, était obligatoire) Ayant appris le grec ancien au lycée, plutôt que l'allemand, ma préférence était pour la géographie de la France. Ces conférences étaient la responsabilité de Hugh Prince, un disciple de Darby, qui avait une connaissance de la géographie et de l'histoire de la France qui était (et reste encore) vraiment impressionnante. Malgré ces qualités lui, aussi, était réticent de s'exprimer en français. Grâce à Darby et à Prince, j'ai reçu une excellente formation dans la

géographie contemporaine et historique de la France, avec deux conférences par semaine et un exercice cartographique tous les 15 jours. En effet, c'était « la méthode française » de l'époque transposée en Angleterre. En 1965, avec la licence derrière moi, j'étais prêt à commencer un autre diplôme avant de devenir enseignant dans le secondaire, mais l'Université de Londres m'a offert une bourse pour entreprendre deux années de recherche.

A cette période, mon expérience vécue de la France était presque inexistante. J'ai passé quelques semaines à Paris et en Normandie, plus précisément dans le fameux Pays de Bray et à Rouen où j'ai découvert les plans et les matrices de l'ancien cadastre. Suite à cette visite j'ai pu établir un projet de recherche sur l'évolution du paysage culturel, et surtout du bocage, du Pays de Bray entre le milieu du XVIII^e siècle et 1960, c'est à dire à travers la grande période de spécialisation pastorale.

J'ai été initié aux complexités de l'histoire (et aux mesures et à la fiscalité) de l'Ancien Régime, et j'ai travaillé – franchement – comme un esclave. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire... Mes finances étaient maigres, comme moi-même. J'ai dû aller partout à pied, marchant à travers le Pays de Bray, et je n'ai jamais mangé à midi en partie parce que la salle de lecture restait ouverte. Mes souvenirs de Rouen étaient froids et gris. La ville me semblait sans couleur et sans joie au milieu des années 1960. Mes yeux étant fixés sur les documents, je n'ai pu apprécier les phases terminales de la reconstruction de la ville de Rouen qui avait été dévastée pendant la deuxième guerre ; même chose pour Beauvais où se trouvent les archives pour la partie picarde du Pays de Bray. Ces impressions sombres de la Normandie s'expliquent – au moins en partie – par mon état d'esprit. Heureusement, ce « rat de bibliothèque » a fait la connaissance de François Gay, un jeune géographe rouennais qui offrait une entrée dans les bureaux administratifs de la ville, de l'INSEE, *etc.*, et m'a invité à accompagner ses étudiants pour des excursions dans le Pays de Bray et dans la vallée de la basse Seine.

Retournons à l'Université de Londres en 1966 où il y'avait des changements dans le corps enseignant. Darby quitta Londres pour Cambridge, son *alma mater*, et Mead devient directeur du département de géographie. Il avait un poste vacant pour enseigner la géographie de la France, Prince se dirigeant vers la géographie historique de l'Angleterre pour occuper le vide laissé par le départ de Darby. Mead me demande tout simplement si ce poste me convient ; bien sûr, je l'accepte. Comme très, très jeune assistant – sans masters de recherche, sans publications, sans doctorat évidemment – j'ai commencé à donner des conférences et à organiser des travaux pratiques. Malgré toutes ces exigences de préparation et de rédaction de mon mémoire et des articles associés, j'ai trouvé le temps pour rédiger quelques manuels sur la France, la géographie rurale, et l'aménagement régional en Europe occidentale. Avec l'innocence, et sans doute avec la folie, de la jeunesse, la préparation d'un bouquin n'était pas problématique pour moi vers 1970.

Avec deux collègues, j'ai reçu la tâche de l'organisation d'une excursion dans l'Auvergne pour nos étudiants de deuxième année. A l'Université de Clermont-Ferrand, j'ai fait la connaissance d'André Fel, qui était (et reste encore) un excellent spécialiste de cette région. L'idée m'est arrivée de préparer un PhD sur l'évolution socio-économique de cette région, encore fortement rurale. Ensuite j'ai travaillé sur le terrain et consulté la documentation dans les bureaux de la fameuse Mission

Régionale pendant cinq longues vacances d'été. Mais la documentation augmente d'une façon effrayante chaque année et je n'ai pas reçu l'encouragement nécessaire de la part de mon « directeur de thèse ». L'aventure auvergnate fut une grande déception qui me gênait beaucoup. J'ai publié quelques articles sur les résidences secondaires, la dépopulation et repopulation des campagnes et autres éléments de la géographie rurale auvergnate, mais pour préserver mon bien-être psychologique, en bref ma santé mentale, il faut frayer un autre chemin. Une nuit incontournable j'ai pris la décision de trouver un nouveau point de départ. J'ai mis tous mes dossiers auvergnats dans le jardin, j'ai trouvé un peu d'essence et des allumettes, et après quelques minutes cette thèse n'était plus. Depuis cet instant, je suis devenu un homme libre. Ensuite, mon directeur n'a jamais dit un mot concernant la thèse avortée, ni concernant le fait que j'ai terminé mon vrai PhD sans son manifeste soutien ou sa bénédiction. Qu'est-ce qui c'est passé dans sa tête ? Est-ce que ma misère, peut-être trop bien cachée, était une matière de concerne pour lui ? Mettre ces mots sur papier représente une *catharsis* pour moi, attendu à travers trois décennies ; peut-être une sorte d'exorcisme par communication au colloque ...

Mon nouveau parcours se dirige vers la grande enquête agricole de la France qui date de 1840 et dont un exemplaire se trouve dans la British Library à Londres, cinq minutes à pied de mon bureau à University College London. Cette documentation offrait une large base de données pour la préparation d'une sorte d'atlas historique de la France agricole avant la construction du réseau ferroviaire, et donc avant la grande spécialisation agricole de la deuxième moitié du XIXe siècle. En plus, j'ai visité un nombre d'archives départementales pour obtenir la *local colour*, et j'ai lu une grande quantité d'articles publiée dans les périodiques spécialisées de l'époque. Les thèses d'histoire et de géographie offraient une autre source essentielle, à la même fois que les travaux de littérature française. C'est bien connu que « the past is another country » et pour un géographe anglais qui s'intéresse en France du XIXe siècle c'est deux fois un pays étranger!

Malgré ma facilité à écrire des manuels, la tâche de rédiger une thèse m'a posé pas mal de difficultés. J'avais déjà plus de 30 ans et tous mes pairs étaient déjà docteurs. Donc j'ai écrit « la thèse » comme un ouvrage pour publication qui pourrait être présenté comme un PhD avec un peu de toilettage et respect pour les formalités universitaires. (« Avec un peu de mayonnaise autour » pour citer la phrase inoubliable d'André Fel) En effet, la version imprimée n'est qu'un pâle reflet de toute la documentation régionale – et nationale – que j'ai rassemblé (Clout 1980). Il me restait beaucoup de données que je n'ai pas incorporées dans mon doctorat londonien, donc j'ai pu préparer une petite thèse de l'université sur les terres de la France pendant la XIXe siècle que j'ai défendu devant l'Université de Paris I. Elle serait publiée en anglais et en français (Clout 1982, 1985). Depuis ce moment, j'ai établi des liens avec les géographes parisiens qui restent amicaux et fructueux à ce jour-même.

Ces ouvrages suivaient un modèle positiviste à la mode dans la géographie anglo-saxonne dans les années 1970, l'emploi des chiffres et des cartes quantitatives étant fondamental. Mais mon prochain projet exigerait un changement profond, vraiment une réorientation de méthode interprétative. Mon sujet préféré était la reconstitution des terres agricoles et la reconstruction des fermes, villages et petites villes autour du 'Western Front' de la France septentrionale après la Grande Guerre. Bien sûr, c'est la région où les rendements agricoles étaient parmi les meilleurs de toute la France avant

la destruction soumise par quatre années de guerre. Hélas, la documentation nécessaire pour l'interprétation de cette reconstruction était très dispersée et fragmentée. Il me semblait que très souvent les statistiques dites officielle n'étaient pas fiables, donc j'ai dû travailler avec les mots, les phrases et les nuances plutôt qu'avec les banques de données numériques. J'ai visité beaucoup de cimetières militaires, de villages reconstitués et de villes reconstruites, et même quelques ruines conservées comme patrimoine. Enfin, le travail était une démonstration du *fieldwork* avec le soutien d'une documentation fragmentaire qui se trouvent dans les archives départementales et dans les bibliothèques municipales de la France du nord. Cette approche était très différente de la *new geography* anglo-saxonne des années 1960 et 1970 et touchait – peut-être- les marges extérieures du tournant culturel en train d'apparaître dans la géographie humaine. L'ouvrage, *After the Ruins* (1996), contient la synthèse de ce projet avec les détails se trouvant dans une douzaine d'articles supplémentaires.

Ensuite, ma carrière comme enseignant-chercheur a changé quand j'assume les responsabilités de doyen d'une nouvelle faculté (social and historical sciences) qui est une moitié de notre énorme Faculty of Arts. Pendant les neuf ans qui suivent, j'ai visité la France pendant les vacances pour amasser des données sur un autre projet : la reconstruction des villes et villages après la deuxième guerre. En plus, j'ai tourné une partie de mes intérêts vers la géographie historique de ma propre ville, Londres, avec la production d'un atlas historique (maintenant dans sa 5e édition) et quelques petits ouvrages, dont un *Que sais-je ?* (Clout 1991, 1999, 2007b). Dans chaque cas, l'objectif est de montrer aux étudiants, aux visiteurs de l'étranger et aux londoniens comment « the urban landscape » que nous, londoniens, acceptons comme ordinaire ou même *taken for granted*, a été façonné à travers les siècles.

La recherche sur la reconstruction en France pendant les années 1950 et 1960 va lentement, je l'avoue. La documentation est très dispersée, se trouvant dans les archives nationales (collection contemporaine à Fontainebleau), dans les archives départementales et municipales, et dans les caves et greniers des bureaux de la Direction de l'Équipement. Dans ces derniers cas, les papiers ne sont pas communicables au public. La répartition de la destruction dans presque chaque département de l'Hexagone, et même en Corse, m'a incité à choisir quelques études de cas : la Normandie et la région parisienne. Mais le contraste entre les collections des archives est énorme : par exemple, la documentation pour la Manche conservée à Saint-Lô est riche et abondante, mais celle pour l'Eure ou la Seine-Maritime est presque inexistante. Quand même, j'ai visité un grand nombre de sites reconstruits à travers la France pendant les vacances, et mes articles sont en train de paraître ; au contraire, l'ouvrage de synthèse n'est pas encore sur l'horizon.

Suivant une requête d'écrire une petite publication sur l'histoire de notre département de géographie à University College London, j'ai voulu rechercher l'influence d'Albert Demangeon sur les travaux de H.C. Darby au début des années 1930 (Clout 2003). Tous les deux ont accepté la transformation du paysage culturel comme un élément fondateur de la géographie humaine. J'ai discuté cette convergence méthodologique avec François Gay, mon ancien « parrain » rouennais, qui connaît un des petits-fils de Demangeon, un professeur en retraite de la Sorbonne et un de ses voisins à Rouen. Ce monsieur m'a permis de consulter une collection de lettres reçues par son grand-père entre 1903 et 1917, et qui se trouve dans la Bibliothèque Mazarine à Paris. Ces lettres,

entre les disciples de Vidal de la Blache, montrent le fonctionnement du réseau géographique en France au début du XXe siècle. D'une façon beaucoup plus triste, elles indiquent l'effet meurtrier de la Grande Guerre sur la petite communauté géographique, d'étudiants et d'agrégés à la fois. De cette expérience de lecture, mon intérêt dans les Vidaliens, leurs carrières et leurs productions scientifiques s'est agrandi avec une bonne douzaine d'articles déjà publiée.

* * * * *

Pour conclure, mes intérêts dans la géographie de la France, et dans la formation du savoir géographique en France, ont traversé une quarantaine d'années. Mon egogéographie est largement orientée vers ce pays que j'ai essayé d'adopter en travaillant sur la documentation des archives, en formulant les enquêtes et entreprenant mon *fieldwork* modeste. En effet, ma carrière est plutôt comme celle du canadien Cole Harris, qui discute « l'archive comme terrain », que celles d'autres géographes anglo-saxonnes qui ont prôné leurs chaussures solides et leurs *field camps*. Je ne sais pas si la France m'a adopté selon les douze critères établis par William Mead. Mais pour moi la France est devenue une *way of life*, une « excursion géographique totale » pour emprunter l'expression heureuse de Yi-Fu Tuan, j'en suis sur.

Bibliographie

- Allemand, S. (dir.) (2007) Comment je suis devenu géographe, Paris, Le Cavalier Bleu.
- Clout, H.D. (1980) Agriculture in France on the eve of the railway age, Londres, Croom Helm.
- (1982) The Land of France 1815-1914, Londres, Allen & Unwin.
- (1985) Les Terres de France, Metz, Presses Universitaires de Metz.
- (1991) Times History of London, Londres, Times Books/ HarperCollins.
- (1996) After the Ruins: restoring the countryside of northern France after the Great War, Exeter, University of Exeter Press.
- (1999) L'histoire de Londres, Paris, Collection Que sais-je ?, PUF.
- (2003) Geography at University College London: a brief history, Londres, UCL.
- (2007a) 'Henry Clifford Darby, 1909-1992', Geographers: Biobibliographical Studies, 26, 79-97.
- (2007b) Times History of London (5e édition), Londres, HarperCollins.
- Darby, H. C. (2002) The Relations of History and Geography: studies in England, France and the United States, Exeter, University of Exeter Press (ouvrage posthume)
- Downs, L.L. & Gerson, S.(dir)(2007) Why France? American historians reflect on an enduring fascination, Ithaca, Cornell University Press.
- Gade, D.W. (2001) 'The languages of foreign fieldwork', Geographical Review, 91, 370-379.
- Harris, C. (2001) 'Archival fieldwork', Geographical Review, 91, 328-334.
- Kuklick, H. & Kohler, R.E. (1996) 'Introduction: science in the field', Osiris, 11, 1-14.
- Mead, W.R. (1963) 'The adoption of other lands: experiences in a Finnish context', Geography, 48, 241-254.
- (2007) Adopting Finland, Helsinki, Hakapaino Oy.
- Nora, P. (dir)(1987) Essais d'égohistoire, Paris, Gallimard.

- Sauer, C. (1956) 'The education of a geographer', *Annals of the Association of American Geographers*, 46, 287-299.
- (1963) *Land and Life*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- Starrs, P. (2001) 'Fieldwork with family', *Geographical Review*, 91, 74-87.
- Tuan, Y-F. (2001) 'Life as a field trip', *Geographical Review*, 91, 41-45.
- Veeck, G. (2001) 'Talk is cheap: cultural and linguistic fluency during field research', *Geographical Review*, 91, 34-40.
- Wright, J.K. (1966) *Human Nature in Geography*, Cambridge, Mass, Harvard University Press.